

ÉRIC REINHARDT

L'AMOUR
ET LES FORÊTS

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Actes Sud

DEMI-SOMMEIL, 1998 (Points Seuil P2444).

Aux Éditions Stock

LE MORAL DES MÉNAGES, 2002 (Le Livre de Poche n° 15544).

EXISTENCE, 2004 (Folio n° 5553).

CENDRILLON, 2007 (Le Livre de Poche n° 31075).

LE SYSTÈME VICTORIA, 2011 (Folio n° 5554).

ÉLISABETH OU L'ÉQUITÉ, 2013.

Aux Éditions Xavier Barral

TOUR GRANITE (avec Jean Gaumy et Harry Gruyaert), 2009.

TOURS, DENIS VALODE ET JEAN PISTRE, 2010.

PAVILLON NOIR (avec Angelin Preljocaj, Rudy Ricciotti, Michel Cassé et Jehanne Dautrey, photographies de Pierre Coulibeuf), 2006.

Aux Éditions Rizzoli New York

CHRISTIAN LOUBOUTIN, entretiens avec Christian Louboutin (photographies de Philippe Garcia et David Lynch), 2011.

L'AMOUR ET LES FORÊTS

ÉRIC REINHARDT

L'AMOUR
ET LES FORÊTS

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éric Reinhardt, 2014.*
© *Éditions Gallimard, 2014, pour la présente édition.*

Je demeurai comme charmé, durant près d'une demi-minute, à contempler ce féerique spectacle... Me sentant bien asséché de la route, j'éprouvai, malgré moi, — je l'avoue, — une attirance vers le ténébreux enchantement de cette onde ! Sans mot dire, je me dévêtis, posai mes vêtements à côté de moi, presque au niveau de l'étang, et, ma foi, — m'y aventurant à corps perdu, — j'y pris un bain délicieux, — éclairé par la complaisance de l'hôtelier, qui me considérait d'un air de stupeur soucieuse, concentrée même... car, vraiment, à présent que j'y songe, il avait des expressions de figure incompréhensibles, ce brave homme.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,
« L'Agrément inattendu », in *Histoires insolites*

J'ai eu envie de connaître Bénédicte Ombredanne en découvrant sa première lettre : c'était une lettre dont la ferveur se nuancait de traits d'humour, ces deux pages m'ont ému et fait sourire, elles étaient aussi très bien écrites, c'est un alliage suffisamment rare pour qu'il m'ait immédiatement accroché.

D'abord un peu précautionneuse, cette lettre était, à mesure qu'elle progressait, de plus en plus féroce et mécontente. De l'ironie, une réjouissante indiscipline, des clameurs de cour de récréation résonnaient dans ses phrases — leur graphie inclinée vers l'avenir suggérait bien l'audace consciente d'elle-même avec laquelle cette inconnue s'était précipitée vers moi par la pensée, comme si sa lettre avait été écrite d'une traite sans être relue avant de disparaître irrémédiablement dans la fente d'une boîte postale, hop, ça y est, trop tard, au terme d'une course irréfléchie, fougueuse, qui sans doute avait démarré à la seconde où la jeune femme avait posé la plume de son stylo sur le papier, déterminée, en se refusant la possibilité de tout retour en arrière. Il me paraissait évident que le pilote authentique de

ces deux pages avait été la timidité, timidité que leur auteur avait soulée au sardonique afin d'être sûre de mener l'entreprise à son terme. C'était une intuition relativement vaporeuse, une intuition que j'aurais eu le plus grand mal à étayer à partir d'exemples précis prélevés dans ces deux pages, mais l'élan même de cette lettre, de nature composite, intimidé et audacieux, respectueux et cavalier, sérieux et désinvolte, intelligent et ingénu voire enfantin (donc d'une nature continuellement paradoxale), m'a fait penser que cette lectrice fuyait par ce moyen une situation qui ne lui convenait pas, qui la faisait souffrir ou lui était tout simplement intolérable : cette lettre était comme une urgente échappatoire (je le sentais confusément), mais une échappatoire dont son auteur ne pouvait pas présumer si elle non plus ne la fracasserait pas contre un mur d'indifférence ou de mépris condescendant, donc de silence, d'où les efforts qu'elle s'obligeait à faire — toutes les trois ou quatre phrases — pour ne pas y croire elle-même tout à fait, ainsi éviterait-elle toute déception trop cuisante si d'aventure cette tentative restait infructueuse. J'ai perçu toutes ces choses devant la porte de mon appartement, en manteau, après avoir ramassé sur le paillason, alors que je sortais, réexpédiée par ma maison d'édition dans son enveloppe d'origine (bleu pâle, postée à Metz, raturée par une stagiaire qui y avait ajouté mon adresse), cette première lettre de Bénédicte Ombredanne, que j'ai lue intégralement sur le palier sans descendre une seule marche de l'escalier.

Ces impressions initiales ont toutes été vérifiées par les faits.

Le plus simple aurait été que je produise ici cette lettre *in extenso*, mais je l'ai malheureusement égarée.

La colère de cette jeune femme concernait le rejet de sa candidature pour faire partie du jury d'un prix littéraire décerné par les lecteurs d'un magazine, et ce qui l'attristait le

plus, dans cet échec, m'écrivait-elle, était qu'elle ne pourrait peser dans les débats en faveur de mon roman, afin que ce soit lui qui obtienne ledit prix.

Ah, qu'est-ce que cette lettre me plaisait !

Comme elle avait fait figurer, sous sa signature, une adresse électronique, je lui ai envoyé dès le lendemain un message de remerciements. Les deux pages qu'elle avait eu la gentillesse de m'envoyer m'avaient procuré un grand plaisir, je les avais trouvées spirituelles et magnifiques, c'était pour moi un motif de fierté que mon travail puisse s'attacher des lecteurs de sa qualité, ai-je écrit à cette jeune femme.

J'ai reçu de Bénédicte Ombredanne, par mail, quelques semaines plus tard, une lettre qui détaillait ce qu'elle avait aimé dans mon roman. C'était un texte de toute beauté, vibrant et lumineux, où elle s'était abstenue cette fois-ci de faire le moindre humour.

J'ai retrouvé cette intensité du sentiment d'exister déjà perçue dans son premier envoi. Non parce que ma lectrice y témoignait d'un insolent bonheur : c'était en creux, par défaut, en suggérant qu'elle était confrontée à des vides, à des obstacles, à des entraves, qu'elle exprimait l'intensité de sa présence au monde — un jour, à force de le vouloir, elle parviendrait à être heureuse, semblait-elle vouloir dire. Elle ne donnait aucune indication sur la nature des contrariétés rencontrées, j'ignorais si ce qui l'empêchait d'être heureuse prospérait en elle-même ou dans son entourage (qu'il soit professionnel ou familial), mais en revanche sa volonté d'y résister, de les combattre, peut-être un jour d'en triompher circulait dans les profondeurs de sa lettre avec incandescence. Ce qui accentuait cette intuition que Bénédicte Ombredanne n'allait pas très bien, c'était aussi l'importance qu'elle accordait aux livres qu'elle adorait, une importance que je sentais *démesurée* : comparable à un naufragé qui

dérive en haute mer accroché à une bouée, elle les voyait comme détourner leur route et s’orienter lentement vers sa personne de toute la hauteur de leur coque, c’était bien eux qui allaient vers elle et non l’inverse, comme s’ils avaient été écrits pour l’extraire des eaux sépulcrales où elle s’était résignée à attendre une mort lente. En cela je dois admettre que les lecteurs de cette catégorie n’ont pas une attitude ni des attentes fort différentes des miennes : moi aussi j’attends des livres que j’entreprends d’écrire qu’ils me secouent, qu’ils m’embarquent dans leur chaloupe, qu’ils me conduisent vers le rivage d’un ailleurs idéal. Elle me voyait comme un capitaine au long cours qui l’aurait distinguée dans les flots depuis le pont de son navire — et qui serait venu la sauver.

Bénédicte Ombredanne me confiait qu’elle avait perçu quelque chose de vital dans mon roman : *il avait été écrit parce qu’il devait l’être*. De la même manière que toute personne qui est née doit absolument s’accepter et se réaliser un jour telle qu’elle est pour ne pas mourir (je me suis dit qu’elle avait forcément songé à elle en composant cette phrase curieuse), elle pensait que par ce livre je m’étais trouvé et transcendé, justement pour ne pas mourir. L’autre versant du vital c’est que les quatre personnages que j’avais créés avaient la possibilité de donner vie à leur tour : ces destins pas si roses provoquaient chez le lecteur un optimisme fou.

Je précise que dans ce livre j’avais tressé les trajectoires d’un propriétaire de hedge fund établi à Londres, d’un chômeur longue durée vivant reclus chez sa mère en grande banlieue, d’un géologue travaillant en Allemagne pour le leader mondial de la chaux, enfin d’un écrivain aimant passer du temps à la terrasse d’un café du Palais-Royal, le Nemours (moi, sous mon propre nom). Avec ce livre, j’avais voulu créer un espace mental : les quatre lignes narra-

tives qu'il entrecroise ne se rencontrent jamais, le lecteur découvre progressivement que ces protagonistes sont différentes modalités d'un seul et même individu. Je leur ai donné la même enfance, les mêmes parents, les mêmes goûts, les mêmes aspirations, le même tempérament, la même intelligence et les mêmes références culturelles, mais cette essence qu'ils partagent, identitaire, se décline différemment selon les expériences qu'ils vivent à partir de leur dix-huitième année — et surtout en fonction du milieu dans lequel chacun d'eux finit par faire sa vie : le lecteur voit quatre fusées identiques s'élever du même lanceur, mais dans quatre directions opposées. Sous les contrastes de ces travestissements socioprofessionnels, on continue de percevoir la substance qu'ils ont en commun, qui continue de diffuser la même lueur inaltérable : seuls différent le dosage et l'acclimatation des ingrédients qui la constituent, le contexte de chacune de ces expériences finissant naturellement par les définir. Que serais-je devenu si je n'avais pas rencontré Margot, ma femme, à vingt-trois ans ? Cette question est le principe qui a donné sa forme à mon roman : je me suis décliné en spéculateur financier, en révolté terroriste et en salarié résigné, en plus de me mettre en scène moi-même, sous mon propre nom, en écrivain insatisfait. À mesure que le roman progresse, les personnages donnés d'emblée pour fictionnels peuvent offrir le sentiment de devenir effroyablement véridiques, tandis que les contours *a priori* documentaires de l'écrivain finissent par s'estomper dans les brumes d'un récit féerique, comme s'il s'affranchissait de tout réalisme. Suis-je un rêve ? De quel autre personnage chaque personnage de ce roman est-il le songe, l'hypothèse cauchemardesque, l'espoir, l'intime frayeur ? Qui est réel et qui ne l'est pas ? J'ai laissé entendre dans des interviews que ces trois personnages seraient mes avatars, je

pourrais dire tout aussi bien qu'ils incarnent des catégories que j'ai su éviter : le désir de pouvoir et d'argent, le désir de vengeance et de violence suicidaire, le désir de claustration et d'existence virtuelle — à moins que ma vie n'ait consisté à synthétiser les désirs respectifs de ces trois catégories, d'où l'écrivain que je suis devenu, avide d'estime et solitaire, suicidaire, spéculatif, dangereux, rigide, frustré, insatiable, obsessionnel, perfectionniste, maniaque, fuyant, violent, virtuel, radical, intransigeant — aimant le risque et le danger, adorant les paris périlleux et les gains qu'il est dans la nature de ces derniers de laisser espérer, mirifiques, face à une possibilité de pertes équivalente.

Je me souviens qu'au lycée, assis derrière de hautes paillasses de carrelage blanc, on assemblait des boules et des bâtonnets en bois peint pour construire des molécules, chacune d'elles se différenciant par le choix et le dosage des atomes mis en présence. De la même manière, ne peut-on jouer avec les données qui entrent dans la formule de notre tempérament, en modifiant leur équilibre, leur hiérarchie et leur combinaison, pour inventer de nouvelles molécules de notre présence au monde, intérieurement ou socialement ?

En ce qui me concerne, je le crois. Bénédicte Ombredanne, selon toute apparence, le croyait également, d'où cette belle lettre qu'elle m'avait envoyée, et qui disait exactement cela.

Bénédicte Ombredanne m'écrivait en effet que ces quatre personnages avaient été créés pour que vienne au monde un être réconcilié, le seul qui resterait lorsque le livre aurait été refermé : l'auteur sans doute, mais aussi le lecteur, à commencer par elle, dans une vitale réinvention de sa personne, ce sont ses propres termes. Elle s'était sentie mieux après avoir lu mon roman, il en était résulté la conviction qu'il est possible de s'unifier malgré le fait qu'on se perçoit comme

fragmenté. Ce que mon livre démontrait, c'est qu'en superposant des morceaux de vie divergents, en agençant les pièces de différents puzzles, on peut voir surgir malgré tout un être en trois dimensions, sans trop de trous, même si des fêlures restent perceptibles à la jonction approximative des fragments, je la cite. Ces personnages qui se ressemblent, qui en réalité sont des déclinaisons d'un même individu, finissent par donner beaucoup d'intensité au personnage du romancier qui les condense, celui qui sous le nom d'Éric Reinhardt s'installe souvent pour travailler à la terrasse d'un café du Palais-Royal, m'expliquait Bénédicte Ombredanne. On est tous divisés, on est intérieurement plusieurs personnes contradictoires qui se combattent ou dont les intérêts se contredisent, on est tous amenés à jouer des rôles qui en définitive sont les facettes d'une vérité unique qu'on passe son temps à intérioriser, à travestir, à protéger du regard d'autrui et finalement à trahir, parce qu'on a honte de s'avouer aussi complexe, pluriel, tiraillé, contradictoire et donc essentiellement indéfini, alors que c'est précisément notre force, m'écrivait Bénédicte Ombredanne. En se projetant simultanément dans les quatre personnages (et en particulier dans celui qui donne le sentiment de contenir les trois autres, à savoir le romancier), le lecteur finit par s'accepter tel qu'il est, dans toute sa diversité, avec toutes ses contradictions. Quelle libération ! Dans le livre, le personnage du romancier est le seul qui par intermittence peut apparaître heureux ou apaisé, c'est le seul qui parvient à apercevoir des éclaircies et à tirer de ces moments de magnifiques épiphanies, c'est le seul qui ne se perd pas dans des méandres qui à l'inverse font souffrir les trois autres, je recopie les phrases exactes qu'elle m'a écrites : il accepte sa propre bizarrerie pour en faire sa joie. Bénédicte Ombredanne concluait ce paragraphe de la manière suivante : accepter sa propre

bizarrierie pour en faire sa joie, n'est-ce pas ce qu'on devrait tous faire dans nos vies, n'est-ce pas ce que je suis en train de faire en ayant l'audace d'écrire une lettre comme celle-ci à un homme que je n'ai jamais rencontré, et qui sans doute me prend déjà pour une folle ?

Bénédicte Ombredanne abordait ensuite une thématique qui m'intéresse au plus haut point : le statut de l'écrivain dans le champ même de sa fiction, en particulier quand il se fait apparaître nommément dans celle-ci. Elle me disait que tout était fiction pour elle dans ce roman, à commencer par cet Éric Reinhardt que je mettais en scène. Elle n'avait jamais entendu parler de moi avant de se voir recommander ce livre par son libraire, et c'est pourquoi elle avait abordé ce personnage comme un pur personnage de roman, au même titre que les trois autres. Ainsi à ses yeux tout dans ce livre était invention pleine d'allégresse. Même ce qui était présenté comme inspiré de ma vie réelle lui était apparu comme le produit de mon imagination et c'était là que résidait la joie. Elle supposait que j'avais tout réinventé et c'était là que résidait la joie. C'est la plus belle chose que ce livre lui avait permis de comprendre, *le fait qu'il soit possible d'inventer sa propre vie, et qu'elle soit belle*, m'écrivait Bénédicte Ombredanne à la toute fin d'un paragraphe très émouvant, l'inventer à condition qu'elle devienne réelle, qu'elle devienne réelle comme mon roman l'était entre les mains du lecteur avec sa couverture bleue, son papier blanc, concluait-elle. Ainsi pouvait-on faire sa vie à l'image de ses rêves : ce n'était peut-être pas ce que j'avais à transmettre à mes lecteurs mais tant pis pour moi et tant mieux pour elle, car c'est précisément ce qu'elle avait besoin d'entendre à ce moment-là de son existence. Elle allait donc, à partir de maintenant, s'inventer, s'inventer chaque jour, se réinventer toutes les fois qu'elle le pourrait, ainsi sa vie deviendrait sans doute un peu plus belle

qu'elle ne l'avait jamais été, c'est la leçon qu'elle retirait de cette lecture.

Bénédicté Ombredanne me remerciait d'avoir avalé ce pensum indigeste jusqu'au bout. Elle me promettait d'être moins bavarde la prochaine fois et surtout de me parler plus en détail de mon roman, au lieu de s'attarder sur la lecture narcissique qu'elle en avait faite. Elle m'adressait un au-revoir brumeux, frisquet, mouillé de bruine, comme il convenait pour un mois de février en Lorraine.

Ce que cette lettre de Bénédicté Ombredanne me révélait, c'est que plusieurs personnes vivaient en elle qu'elle peinait à concilier. Il lui fallait les emmurer presque toutes dans le silence de son intimité, cela ayant pour conséquence qu'elle n'était pas parvenue à se déployer comme elle l'aurait voulu, ou selon ses désirs véritables, ou bien encore dans ses nuances les plus subtiles. Plutôt que d'être éternellement, face à elle-même et au casse-tête de sa complexité, comme un lapin dans les phares d'une voiture, effrayée, incapable du plus petit mouvement, elle réclamait l'audace de décider enfin, maintenant qu'elle était grande, quelle personne elle voulait être, de s'essayer à de nouvelles mises en lumière de son mental.

J'ai répondu à Bénédicté Ombredanne que sa lettre n'avait rien d'un pensum indigeste : elle m'avait bouleversé. Elle avait esquissé, sans s'en apercevoir, un magnifique autoportrait, et c'est précisément ce qui m'avait plu. Je terminais en lui disant que je serais heureux de faire sa connaissance la prochaine fois qu'elle séjournerait à Paris : qu'elle me préviennne de sa venue, je l'inviterais à boire un verre.

Comme il doit être tenu ici pour acquis que je propose rarement à mes lecteurs des rencontres en tête à tête, je précise que cette invitation ne spéculait aucunement sur le physique de cette jeune femme (les écrivains ont la

réputation d'être des croqueurs de lectrices, c'est pourquoi j'apporte ces précisions) : l'idée de faire sa connaissance s'est imposée à mon esprit comme une évidence de savoir-vivre. Naturellement je m'étais dit qu'il serait agréable que l'apparence de Bénédicte Ombredanne soit à la mesure de son intensité existentielle, je m'étais dit que son regard aurait sur moi un effet dévastateur si en plus d'exprimer la ferveur que je trouvais dans ses lettres il était environné d'un visage à mon goût, j'ai pu me dire que cette jeune femme déterminée par la lecture de mon roman à inventer chaque jour sa propre vie serait une interlocutrice à la séduction démoniaque, en effet, si de surcroît son corps me ravissait. Il m'aurait plu qu'il en soit ainsi, je l'avoue, mais je n'y croyais pas, quelque chose dans la contenance de ces deux lettres me persuadait qu'elles avaient été écrites par une jeune femme accoutumée à être perçue comme ordinaire, j'avais la conviction que tout passait chez elle par une intensité principalement intérieure : les regards de la vie quotidienne devaient glisser sur sa personne sans la remarquer, ni soupçonner la richesse de ce qui se passait dans sa tête.

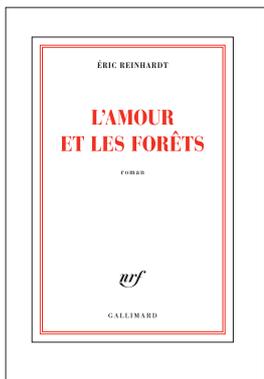
J'ai rencontré Bénédicte Ombredanne à deux reprises, les deux fois à la terrasse du Nemours, un café à l'entrée des jardins du Palais-Royal. Le premier rendez-vous a eu lieu en mars 2008, le second quelques mois plus tard, un dimanche de septembre.

La première fois nous étions intimidés tous les deux, c'est surtout moi qui ai parlé, elle avait de nombreuses questions à me poser sur l'écriture de mes romans. La seconde fois elle s'est confiée pendant quatre heures, j'avais senti qu'elle avait besoin de me raconter sa vie. J'entretenais ses confidences par des questions et des encouragements affectueux, il me sem-

Ma profonde et chaleureuse reconnaissance à Pascale, Fabienne, Élisabeth, Anna, Françoise, Florence, Nathalie, L., Jacques Fourest, Christophe Houvet, Cédric Godbert, Ludovic Escande, Dominique.

Une pensée particulière pour Marion, et pour Jean-Marc Roberts.

Les épreuves de ce livre ont été relues à Rome, à la Villa Médicis, du 12 au 19 mai 2014.



L'amouret les forêts
Éric Reinhardt

Cette édition électronique du livre
L'amouret les forêts de Éric Reinhardt
a été réalisée le 18/6/2014 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(EAN : 9782070143979 – Numéro d'édition : 261696).
Code Sodis : N60336 – EAN : 9782072528934.
Numéro d'édition : 261698.